

# ILVY NJIOKIKTJEN

**FR** Du 8 mai au 30 juin, Géopolis et les Halles-Saint Géry mettent à l'honneur le travail de dix femmes photojournalistes. Leurs travaux évoquent de nombreuses thématiques allant des conflits récents aux flux de réfugiés en passant également par de grands enjeux environnementaux.

Dans cette série d'entretiens, les femmes photographes reviennent sur leur travail, leur expérience de photojournaliste et de la place des femmes dans ce métier si singulier.

Dans la cinquième interview de cette série, la photographe néerlandaise Ilvy Njiokiktjen revient sur son documentaire «Born Free», qui s'attarde sur la première génération de Sud-Africains nés après l'apartheid. Ilvy Njiokiktjen est retournée plusieurs fois en Afrique du Sud pour y photographier des jeunes issus de différents horizons. Que pensent-ils de l'avenir de leur pays ? Se sentent-ils vraiment «plus libres» par rapport aux générations précédentes ?

**NL** Van 8 mei tot 30 juni zetten Géopolis Brussel en de Sint-Gorikshallen het werk van tien vrouwelijke fotojournalisten in de kijker. Hun werk toont een ingrijpend beeld van recente conflicten, vluchtelingenstromen en de impact van milieuproblematiek. In een reeks van interviews vertellen de vrouwen over hun werk, hun ervaring als fotojournalist en de rol van vrouwen in de fotojournalistiek.

In het vijfde interview van deze serie vertelt de Nederlandse fotografe Ilvy Njiokiktjen over haar reportage "Born Free", over de eerste generatie jongeren in Zuid-Afrika die opgroeide na afschaffing van de apartheid. Njiokiktjen keerde meerdere malen terug naar Zuid-Afrika om deze serie te maken en verschillende groepen jongeren in beeld te brengen. Hoe denken zij over de toekomst van Zuid-Afrika? Voelen zij zich echt 'vrij' dan vorige generaties?



**EN** From 8 May to 30 June, Géopolis Brussels and the Halles-Saint Géry are highlighting the work of ten female photojournalists. Their work reveals an intriguing image of recent conflicts, refugee flows and the impact of climate change. In this series of interviews, they talk about their work, their experience as a photojournalist and the role of women in photojournalism.

In the fifth interview of this series, the Dutch photographer Ilvy Njiokiktjen speaks about her documentary "Born Free", about the first generation of youngsters in South-Afrika that was born after the apartheid. Njiokiktjen returned several times to South-Africa to portray different groups of youngsters. How do they feel about the future of their country? Do they really have more opportunities compared to previous generations?

# INTERVIEW

**FR** Pourquoi avez-vous décidé de réaliser ce documentaire photographique sur l'Afrique du Sud ?

J'ai moi-même vécu en Afrique du Sud en 2004 puis à nouveau en 2007. En 2004, il y avait exactement il y a 10 ans que Nelson Mandela était arrivé au pouvoir, et tout le monde était très optimiste.

J'ai étudié dans la petite ville de Grahamstown, et j'ai remarqué que mes camarades de classe étaient très optimistes quant à l'avenir de leur pays. Ils disaient : «C'est la nouvelle Afrique du Sud, et nous sommes l'avenir».

D'un autre côté, j'observais que beaucoup d'étudiants ne partageaient pas cette opinion. J'ai remarqué qu'en tant qu'étudiante en échange, j'étais l'une des rares personnes à être en contact avec des gens d'une autre couleur. Ce n'était pas encore très fréquent à ce moment-là en Afrique du Sud et déjà à l'époque l'idée de faire un documentaire sur la société sud-africaine me trottait dans la tête.

Finalement, je suis revenu en 2007 pour un stage et j'ai travaillé comme photographe pour un journal. C'est à ce moment-là que j'ai remarqué l'agitation parmi beaucoup de jeunes. Beaucoup se mobilisaient et sortaient dans la rue pour protester. On m'appelait très souvent pour photographier une manifestation. Ces protestations portaient principalement sur les frais de scolarité et sur l'amélioration des services publics dans les zones les plus pauvres (électricité et gestion des déchets notamment).

Je me suis rendu compte, qu'ici, on devait se battre plus durement qu'en Europe occidentale pour faire avancer les choses. J'ai commencé à être fasciné par le pays et sa jeunesse et à la fin, j'ai commencé à y mener de plus en plus de reportages sur les jeunes.

*Combien de fois êtes-vous revenu pour photographier des jeunes ?*

Je crois que je suis revenu 15 ou 20 fois au total pour y effectuer des reportages photographiques. Chaque fois je témoignait de nouvelles histoires, concernant surtout des jeunes. Un jour, alors que j'étais dans l'avion pour rentrer aux Pays-Bas, j'ai soudain appris que Nelson Mandela venait de mourir. J'ai immédiatement pris l'avion pour y retourner.

*Comment êtes-vous entré en contact avec les groupes que vous avez photographiés ?*

De bien des façons. Par exemple, quand j'ai voulu raconter l'histoire d'une personne touchée par VIH/SIDA je me suis tournée vers différentes organisations. Le plus souvent, je rencontrais les gens moi-même, ou l'un d'eux me référerait à quelqu'un d'autre. Un jour par exemple, j'étais à la Gay Pride alors que je recherchais à prendre des photos de couples mixtes. C'est par l'intermédiaire d'un des participants à la gaypride que j'ai été mise en contact.

*A-t-il été plus facile pour vous d'entrer en contact avec certains groupes sociaux que d'autres ? Y avait-il des groupes qui se méfiaient de vous, étant une photographe blanche issue d'un pays occidental ?*

C'est sûr il y avait des groupes plus difficiles à photographier. C'était par exemple le cas d'un camp raciste blanc que j'ai photographié. Ils étaient très méfiants au début.

Les gens de couleur n'étaient de leur côté pas méfiants du tout, et étaient très heureux de participer à mon projet. Je m'attendais à ce qu'ils aient du mal à accepter que je veuille raconter leur histoire, étant une personne blanche mais cela n'a pas été le cas. Je pense que c'est en partie dû au fait que je ne suis pas une Afrikaner mais une Européenne. Cela peut faire une différence.

*Par rapport à 2004, lorsque vous êtes arrivé pour la première fois, pensez-vous que les jeunes ont l'impression d'avoir plus d'opportunités ?*

J'ai le sentiment que les jeunes ont toujours les mêmes opportunités, mais qu'ils sont un peu moins optimistes quant à l'avenir. Après l'élection de Mandela à la présidence, les gens étaient s=très optimistes et cela a un peu changé maintenant. Je pense que les jeunes sont un peu moins confiants en l'avenir que leurs parents. Ils sont un peu plus réalistes.

Leurs parents ont grandi pendant l'apartheid et ils ont une position différente sur la vie, acceptant plus facilement la situation telle qu'elle est. Les jeunes, eux, demandent vraiment du changement et leur frustration est grande. Ils me disaient souvent : «On ne sait pas pour qui voter, parce qu'on ne sait pas ce qu'un parti politique va faire pour vous à la fin». J'ai rencontré très peu de jeunes qui prévoyaient de voter aux élections du 7 mai.

*Pensez-vous qu'un parti comme l'ANC peut restaurer la confiance chez les jeunes ?*

S'ils sont capables de montrer que l'argent public peut être bien dépensé ce serait possible mais les jeunes ne croient pas vraiment au changement. Vous remarquez que les gens sont très sceptiques en ce moment.

*Dans quelle mesure pensez-vous que la corruption contribue à la méfiance politique ? Est-ce la raison la plus importante de la méfiance ?*

Complètement. Les gens de toutes les couches de la société sud-africaine sont maintenant habitués à la corruption. J'ai rencontré un jeune qui voulait s'engager en politique. Ses amis lui ont tous dits : «Alors tu veux devenir une sorte de leader corrompu ?». Être un politicien est aujourd'hui associé au fait d'être criminel et corrompu.



*Dans quelle mesure, en tant que photojournaliste, avez-vous été confronté à la corruption dans votre vie quotidienne ?*

La corruption est complètement enracinée dans la société. C'est très dommageable à long terme. Quand je travaillais dans l'un des quartiers les plus dangereux, j'ai aussi remarqué que les jeunes étaient souvent arrêtés et immédiatement relâchés dans la rue suivante, parce qu'ils donnaient un peu d'argent à la police. L'un des jeunes que j'ai photographié avait commis plusieurs vols de rue. Il a admis : «La police n'est pas mon ennemie, mais mon amie».

*Dans quelle mesure le fait que vous soyez une photojournaliste féminine a-t-il influencé ce documentaire ? Pensez-vous que les photojournalistes féminines ont une vision des choses différente de celle de leurs collègues masculins ?*

Je ne pense pas que cela ait changé grand-chose dans ce cas-ci. J'imagine qu'il y a des sujets dans le monde que les hommes ne peuvent pas photographier. Une fois, par exemple, je prenais des photos dans un hôpital pour femmes en Afghanistan. Les hommes n'y ont pas accès. Il y a beaucoup d'endroits dans le monde auxquels les hommes n'ont pas accès, il en va de même dans l'autre sens. Mais pour beaucoup de documentaires, je ne pense pas que le genre ait un impact. J'ai des collègues masculins

très sensibles. Je leur ferais certainement confiance pour faire un documentaire sur moi, par exemple. Vous créez la confiance en raison de ce que vous êtes en tant que personne, et non en raison de votre sexe.

Je crois cependant qu'il y a beaucoup trop peu de femmes dans le photojournalisme. Les femmes ne reçoivent pas suffisamment d'affectations et de reconnaissance.

*Qu'est-ce qui explique cette situation ?*

Je pense que cela se produit principalement dans la phase de sélection. Pendant des années, le journalisme a été une profession dominée par les hommes, et les rédacteurs se sont rapidement tournés vers des collègues masculins pour des missions. Je crois qu'il y a beaucoup de rédacteurs en chef qui pensent : «C'est un métier dangereux, je ne peux pas simplement vous envoyer dans une zone de guerre». Heureusement, cette question a fait l'objet d'une grande attention, ce qui a contribué à modifier les perceptions actuelles.

Je ne pense pas que les femmes elles-mêmes se sentent découragées par le fait que c'est une profession dangereuse et instable. Je pense plutôt que c'est l'inverse, que cette image leur est imposée.

Je ne crois pas que les femmes ne choisissent pas cette profession en raison des risques qu'elle comporte. Je pense plutôt qu'elles ne parviennent pas à s'imposer du fait du manque de possibilités, de reconnaissance. Là est le plus gros problème selon moi. Dans les carrières de photojournalisme, la majorité des étudiants sont des femmes, mais force est de constater que ce sont les hommes qui obtiennent la majorité des opportunités.



**NL** *Waarom heb je ervoor gekozen om een reportage te maken over Zuid-Afrika?*

Ik woonde zelf in Zuid-Afrika in 2004 en 2007. In 2004 was het precies 10 jaar geleden dan Nelson Mandela aan de macht kwam en iedereen was toen heel optimistisch. Ik studeerde zelf in Grahamstown, een klein stadje, en ik merkte dat mijn medestudenten heel optimistisch waren over de toekomst van hun land. Ze zeiden "Dit is het nieuwe Zuid-Afrika en wij zijn de toekomst". Aan de andere kant merkte ik ook dat er veel studenten waren die die mening niet deelden. Ik merkte dat ik als exchange student één van de weinigen was die met mensen van een andere kleur omging. Ik ondervond dat dat nog niet helemaal normaal was in Zuid-Afrika en het idee groeide al in mijn hoofd om een documentaire over Zuid-Afrika te maken.

Uiteindelijk ben ik in 2007 teruggekeerd om stage te lopen, ik werkte voor een krant als fotograaf. Toen zag ik dat er veel jongeren waren die in opstand kwamen. Ik werd elke keer weer opgetrommeld om een demonstratie te fotograferen. De protesten gingen met name over lagere inschrijfgelden en betere voorzieningen in de armere wijken (zoals elektriciteit en afvalverwerking).

Toen beseftte ik mij dat de jeugd zich veel liet horen in vergelijking met bijvoorbeeld mijn leeftijdsgenoten in Nederland, gewoon omdat ze harder moeten vechten om

dingen voor elkaar te krijgen dan in West-Europa. Dat begon me te integreren en uiteindelijk ben ik steeds meer reportages gaan maken over jongeren waardoor ik nu een heel overzicht kan laten zien van verschillende reportages.

*Hoe vaak ben je nog teruggegaan om jongeren in beeld te brengen?*

Ik ben in totaal denk ik 15 of 20 keer teruggekeerd om foto's te maken. Iedere keer kwam ik wel weer nieuwe verhalen tegen, met name van jongeren. Op één dag toen ik net in het vliegtuig zat om terug te gaan naar Nederland, hoorde ik plotseling dat Nelson Mandela was overleden. Toen ben ik natuurlijk gelijk weer teruggevlogen.

*Hoe ben je in contact gekomen met de groepen die je gefotografeerd hebt?*

Dat was heel wisselend. Ik wilde bijvoorbeeld heel graag een reportage maken van iemand die in zijn/haar persoonlijke leven te maken had gekregen met HIV/AIDS, toen ben ik wel echt via verschillende organisaties op zoek gegaan naar iemand. Vaak kwam ik ook gewoon mensen tegen, of werd ik door de een naar de ander doorverwezen. Zo was ik bijvoorbeeld bij de Gay Pride en ik wilde graag foto's maken van een gemengd stelletje. Via Kevin (zelf ook in de documentaire) kwam ik toen weer in contact met een gemengd koppel. Zo ging het heel vaak.

*Was het makkelijker voor jou om in contact te zijn met bepaalde sociale groepen. Waren er ook groepen die wantrouwen hadden tegenover jou als witte fotograaf uit een Westers land?*

Er waren wel groepen die moeilijker waren om te fotograferen. Bijvoorbeeld een wit racistisch kamp waar ik geweest ben. Daar waren ze heel wantrouwig in eerste instantie. Donkere mensen waren juist helemaal niet wantrouwig, die vonden het heel fijn om deel te nemen aan mijn project, terwijl ik van te voren wel verwacht had dat ze ergens moeite zouden hebben met het feit dat ik als wit iemand dit verhaal wil vertellen. Dat was uiteindelijk niet

het geval. Ik denk dat dit deels te verklaren is door het feit dat ik geen Afrikaner ben maar een witte Europeaan. Dat is vaak toch anders.

*Heb jij zelf het idee dat jongeren, in vergelijking met in 2004 toen je er voor het eerst was, het gevoel hebben dat ze meer kansen hebben? Of heerst er juist meer onvrede in vergelijking met toen?*

Ik heb wel het idee dat jongeren nog steeds dezelfde kansen hebben, maar dat ze toch iets minder optimistisch zijn over de toekomst. Toen Mandela net president was, waren mensen zó optimistisch, dat voelt nu wel een beetje anders. Ik denk dat jongeren ook wel iets minder optimistisch zijn dan hun ouders. Ze zijn iets realistischer. Hun ouders zijn nog opgegroeid tijdens de apartheid en die staan toch iets anders in het leven, ze accepteren de situatie zoals die is. Terwijl jongeren echt verandering willen. Je ziet dat de frustratie onder jongeren groot is. Ze zeggen "We weten niet voor wie we moeten gaan stemmen, want het blijft toch maar de vraag wat een politieke partij nu uiteindelijk voor je doet". Ik heb bijvoorbeeld maar weinig jongeren ontmoet die wilden gaan stemmen bij de verkiezingen op 7 mei.

*Denk je dat een partij als de ANC het vertrouwen onder jongeren wel weer kan herstellen?*

Ik denk wel dat het mogelijk is, omdat jongeren wel heel erg hopen op verandering en een betere toekomst. Als ze daar op inspelen en laten zien dat het geld ook goed besteed kan worden, in plaats van dat het in iemands achterzakken verdwijnt, dan zouden jongeren daar toch wel in meegaan. Gewoon omdat ze zo hard hopen op verandering. Alleen je merkt wel dat mensen op dit moment zeker sceptisch zijn.

*In hoeverre denk je dat corruptie bijdraagt aan het wantrouwen tegenover de politiek? Is het de belangrijkste reden voor het wantrouwen?*

Absoluut. Mensen in alle lagen van de Zuid-Afrikaanse samenleving zijn er nu aan gewend dat corruptie bestaat. Ik heb één jongere ontmoet die politicus wilde worden

en volgens hem waren de reacties uit zijn omgeving met name: "Dus je wilt een of andere corruptie leider worden?". Politicus wordt gelijk geassocieerd met crimineel en corrupt.

*In hoeverre had je zelf als fotojournalist te maken met corruptie in je dagelijks leven?*

Het zit helemaal vervlochten in de samenleving en dat is op ten duur natuurlijk erg schadelijk. Toen ik een reportage maakte in een van de gevaarlijkere wijken merkte ik ook dat jongeren vaak werden opgepakt en volgens op de volgende straathoek weer werden vrijgelaten, omdat ze de politie dan een beetje hadden betaald. Eén van de jongeren die ik gefotografeerd heb had meerdere straatroven gepleegd. Hij gaf toe "De politie is niet mijn vijand, maar mijn vriend".

*In hoeverre heeft het feit dat je een vrouwelijke fotojournalist bent deze reportage beïnvloedt? Denk je dat vrouwelijke fotojournalisten een andere blik hebben dan hun mannelijke collega's?*

Ik denk niet dat dat invloed heeft gehad op deze reportage. Ik kan me voorstellen dat er onderwerpen zijn in de wereld die door mannelijke fotojournalisten niet in beeld kunnen worden gebracht. Zo maakte ik een keer foto's in een vrouwenziekenhuis in Afghanistan. Daar hebben mannen geen toegang toe. Er zijn veel plekken op de wereld waar



je als mannelijke fotograaf niet binnenkomt, en andersom geldt hetzelfde voor vrouwen. Maar voor veel reportages denk ik niet dat er een verschil is. Ik heb hele zachte en gevoelige mannelijke collega's. Hen zou ik zeker vertrouwen om bijvoorbeeld een reportage over mijzelf te maken. Je creëert vertrouwen door wie je bent als persoon, niet door je geslacht.

Ik ben wel van mening dat er veel te weinig vrouwen actief zijn in de fotojournalistiek. Dat is wel een issue dat speelt. Vrouwen krijgen te weinig opdrachten en te weinig podium.

*Waarom komt dat volgens jou?*

Ik denk dat het met name door de selectie komt. Jarenlang was journalistiek een mannenberoep en de redactie en editors weken al snel uit naar mannelijke collega's. Ik denk dat er ook wel veel editors zijn die denken: "Het is een gevaarlijk beroep, ik kan jou toch niet zomaar naar een oorlogsgebied sturen". Gelukkig is daar nu wel veel aandacht voor en dat heeft ook geholpen om de perceptie te veranderen.

Ik denk niet dat vrouwen zelf zich weerhouden voelen door het feit dat het een gevaarlijk en onzeker beroep is. Ik denk eerder dat het andersom is, dat dat iets is dat je krijgt opgelegd. Ik denk dat anderen veel meer denken dat het te gevaarlijk is voor vrouwen dan dat vrouwen dat zelf denken. Ik geloof niet dat het zo is dat vrouwen uit angst voor gevaar niet voor dit beroep kiezen. Ik denk eerder dat ze afhaken omdat ze geen opdrachten krijgen, geen kansen, geen podium. Daar zit het grootste probleem. Bij de opleidingen fotojournalistiek is de meerderheid vrouw, maar het zijn de mannen die het redden en die veel werk gepubliceerd krijgen.

**EN** *Why did you decide to make a documentary about South Africa?*

I lived in South Africa myself in 2004 and 2007. In 2004, it was exactly 10 years ago that Nelson Mandela came to power, and everyone was very optimistic. I studied in Grahamstown, a small town, and I noticed that my fellow students were very optimistic about the future of their country. They were saying «This is the new South Africa, and we are the future». On the other hand, I also noticed that there were many students who did not share this opinion. I noticed that as an exchange student I was one of the few people who was in contact with people of a different colour. I found that this was not quite normal yet in South Africa. At that moment, the idea to make a documentary about South-Africa's society was already growing in my head. Eventually I returned in 2007 for an internship, I worked for a newspaper as a photographer. That is when I noticed the unrest amongst many young people, many would go on the street to protest. I was called very often to photograph a demonstration. These protests were mainly about tuition fees and about having better facilities in the poorest areas, such as electricity and waste disposal. The I realised that compared to my peers in the Netherlands, the youth was mobilising themselves and frequently organising protests, simply because they had to fight harder to get things done than in Western Europe. I started to become fascinated about the country and its youth and in the end, I started making more and more reports about young people. Now I have to opportunity to show a collection of documentaries.

*How many times have you returned to photograph young people?*

I think I have returned 15 or 20 times in total to take pictures. Every time I came across new stories, especially about young people. One day when I was on the plane to go back to the Netherlands, I suddenly heard that Nelson Mandela had died. Of course, I immediately took the plane back.

*How did you get in touch with the groups you photographed?*

In many different ways. For example, when I wanted to tell the story of someone that had been confronted with HIV/AIDS in his or her personal life, then I really went looking for someone through various organisations. More often I just met people, or one of them referred me to someone else. One day for example, I was at the Gay Pride and I wanted to take pictures of a mixed couple. Via Kevin (also in the documentary) I came into contact with a mixed couple . That is how it worked many times.

*Was it easier for you to get in contact with certain social groups compared to others. Were there any groups who distrusted you, being a white photographer from a Western country?*

There were certainly groups that were more difficult to photograph. This was for example the case with a white racist camp that I photographed. They were very suspicious at first. People of colour weren't suspicious at all, they were very happy to participate in my project, even though I had expected that they would have difficulties with the fact that I wanted to tell this story, while being a white person. That did not turn out to be the case. I think this is partly due to the fact that I am not an Afrikaner but a white European. That can make a difference.

*Compared to 2004 when you first arrived, do you think that young people have the feeling they have gotten more opportunities?*

I do feel that young people still have the same opportunities, but that they are a bit less optimistic about the future. After Mandela had become president, people were so optimistic, that has changed a bit now. I think young people are a bit less optimistic compared to their parents. They are a little more realistic. Their parents grew up during apartheid and they have a different stance on life, they accept the situation as it is. While young people really demand change. You can see that the frustration among young people is



big. They were telling me «We don't know who to vote for, because we do not know how much a political party will do for you in the end ». I have met very few young people who were planning to vote in the elections of 7 May.

*Do you think that a party like the ANC can restore confidence among young people?*

I do think it's possible, because young people strongly hope for a better future. If they take advantage of this and are able to show that the public money can be well spent, instead of letting it disappear in someone's back pocket, then young people would go along with that. Just because they believe in change so badly. You do notice that people are very sceptical at the moment.

*To what extent do you think that corruption contributes to the political distrust? Is it the most important reason for the distrust?*

Absolutely. People in all sections of the South African society are now used to corruption. I met one youngster who wanted to become a politician, and according to him his environment mainly reacted with: «So you want to become some kind of corrupt leader?». Being a politician is associated with being criminal and corrupt.

*To what extent did you as a photojournalist have to deal with corruption in your daily life?*

It is completely embedded in society and that makes it very damaging on the long term. When I was working in one of the more dangerous neighbourhoods, I also noticed that young people were often arrested and, immediately released in the next street, because they gave the police a bit of money. One of the youngsters I photographed had committed several street robberies. He admitted «The police is not my enemy, but my friend».

*To what extent did the fact that you are a female photojournalist influence this documentary? Do you think that female photojournalists have a different view on things compared to their male colleagues?*

I do not think that it has made a difference in this case. I can imagine that there are subjects in the world that men cannot photograph. Once for example, I was taking pictures in a women's hospital in Afghanistan. Men do not have access there. There are many places in the world to which men do not have access to, the same goes the other way around. But for many documentaries, I do not think that gender has any impact. I have very sensitive male colleagues. I would certainly trust them to make a documentary about myself, for example. You create trust because of who you are as a person, not because of your gender.

I do believe that there are far too few women in photojournalism. Women do not get enough assignments and recognition.

*Why do you think that is?*

I think it mainly happens in the selection phase. For years, journalism was a profession dominated by men, and the editors quickly turned to male colleagues for assignments. I believe that there are many editors who think: «It is a dangerous profession, I cannot just send you to a war zone». Fortunately, a lot of attention has been paid to this

issue and this has helped to change current perceptions.

I do not think that women themselves feel discouraged by the fact that it is a dangerous and unstable profession. Rather, I think it is the other way around, that this image is something that is imposed on you. I have the impression that it is more the others that think that the profession is too dangerous for women, than that it is women themselves who believe so. I do not believe that women do not choose this profession because of the risks that it brings. Instead, I think they are quitting because they do not get enough assignments, no enough opportunities, no recognition. That is the biggest problem. In photojournalism careers, the majority of the students are women, but it is men who make it and who get many assignments.